

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

195 *d*

dix-septième année

Mars 1970

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	4 F	

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envol de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1970 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

MARS 1970

S O M M A I R E

Ombre sur l'Espagne	109
Les dialogues, par ANDRÉ BAUDRY	115
Essai socio-psychologique sur le couple homosexuel, par ANTOINE d'ARC	120
Simple réflexions sur le sadisme, par B. MEYER ..	128
Interview de deux inconnus, par FRANÇOISE d'EAUBONNE	135
Le virage, par SERGE EMRICH	140
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	144
<i>Ce temps des ghettos</i> , poème de Y. MASSELOT	108
CINÉMA :	
<i>Fellini - Satyricon</i>	149
<i>Les Damnés</i> , de Luchino VISCONTI	151
<i>Scènes de chasse en Bavière</i> , de P. FLEISCHMANN	153

CE TEMPS DES GHETTOS

*Espagne de croix d'or et de douleurs ardentes
Pays de libertés hautaines depuis longtemps ferrées
En d'innombrables citadelles d'ombre,
La justice saignée l'appareil régnaant
sur un peuple mis à genoux,*

*Mais ce n'est pas assez
Les sombres besogneux à la conscience borgne,
Les inhumains parlant au nom de la nature,
Demain vont ouvrir de nouvelles prisons.*

*Demain une nouvelle forme d'exil
Si tu découvres en toi
L'oiseau lyre marié au rouge taureau,
Demain l'asile la geôle
Si l'âpre douceur d'une lèvre t'émeut
A la tienne semblable,
Demain la geôle l'asile
Si l'espoir de l'amour te vient
Avec celui trop semblable à toi.*

*Hier des camps de sinistre mémoire
Marquaient d'étoiles certains corps,
Les unes jaunes les autres roses,
Toutes de même forme...
Ces corps étaient des hommes
Que l'on faisait mourir à la Liberté.*

YVES MASSELOT.

OMBRE SUR L'ESPAGNE

Un crime est en train de se perpétrer en Espagne.

Le pays du soleil est en passe de redevenir, comme au temps des Rois Catholiques, celui de l'ombre et de la nuit.

Un projet de loi, transmis par le Gouvernement aux Cortès (Parlement) en janvier dernier, sous prétexte de lutter contre les « fléaux sociaux » (ô Mirguet...), constitue l'atteinte la plus éhontée aux droits de l'homme qu'un pays civilisé ait osé concevoir depuis la fin de l'Inquisition et la chute d'Hitler.

Les homosexuels sont parmi les victimes désignées; mais ils ne sont pas les seuls. On se demande quels juristes ont pu rédiger un texte aussi attentatoire aux plus élémentaires garanties du droit. On se demande surtout comment l'Espagne pourra oser, si cette loi est promulguée, solliciter son admission dans le sein de l'Europe, où les Droits de l'Homme sont une des bases de la Communauté...

Quelles sont donc les dispositions de ce texte?

Titre I, chapitre I : Sont déclarés dangers sociaux les catégories suivantes de personnes :

1. Les vagabonds habituels.
2. Les proxénètes.
3. Les homosexuels.
4. Les femmes qui exercent la prostitution comme moyen principal d'existence.
5. Les mineurs de vingt-et-un ans en état d'abandon familial et qui sont moralement pervertis.
6. Les mendiants professionnels et ceux qui vivent de la mendicité d'autrui.
7. Les malades mentaux qui, faute de soins, constituent un péril pour la société.

8. Les ivrognes invétérés et les toxicomanes.

9. Les trafiquants de drogues.

10. Ceux qui, au mépris notoire des règles de la vie sociale, des bonnes mœurs et du respect dû aux personnes se comportent de façon insolente, brutale ou cynique, au préjudice de la communauté ou de ses membres, des animaux ou des choses.

11. Ceux qui se réunissent en bandes dont l'objet est manifestement délictueux.

12. Ceux qui, de façon habituelle et rémunérée, facilitent l'entrée ou la sortie d'Espagne de personnes non munies d'autorisations.

13. Ceux qui fréquentent habituellement des délinquants, des lieux où se réunissent les délinquants, ou commettent de façon répétée des délits de simple police, y compris ceux de circulation, révélant ainsi une disposition délictueuse.

14. Les récidivistes de délits quelconques, qui seront présumés criminels d'habitude.

Titre I, chapitres II et III. Mesures de sécurité.

1. Pour les vagabonds habituels, internement dans un établissement de travail; obligation de déclarer leur domicile et de résider en un lieu déterminé et soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

2. Pour les proxénètes, mendiants professionnels et personnes vivant de la mendicité d'autrui, internement dans un établissement de travail, défense de résider en certains lieux ou territoires, obligation de déclarer leur domicile, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

3. Pour les homosexuels et prostituées, internement dans un établissement de rééducation, interdiction de fréquenter certains lieux et établissements publics, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

4. Pour les mineurs de vingt-et-un ans moralement pervertis, internement dans un établissement de rééducation, arrestation en fin de semaine pendant quatre à dix semaines, réprimande judiciaire, défense de fréquenter certains lieux publics ou de résider en certains lieux ou territoires, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

5. Pour les malades mentaux qui constituent un danger pour la société, internement dans un établissement de cure et soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

6. Pour les ivrognes invétérés et les toxicomanes, internement dans un établissement de cure, suppression du permis de conduire, interdiction de fréquenter les débits de boisson, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

7. Pour les trafiquants de drogue, internement dans un établissement de travail, confiscation des gains illicites, amende de 1 000 à 50 000 pesetas, défense de résider en certains lieux ou territoires, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

8. Pour les personnes définies aux articles 10 et 11 du chapitre I, internement dans un établissement de travail, arrestation en fin de semaine pendant quatre à six semaines, amende de 1 000 à 50 000 pesetas, réprimande judiciaire, défense de fréquenter certains lieux publics ou de résider en certains lieux ou territoires, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

9. Pour les personnes définies à l'article 12 du chapitre I, internement dans un établissement de travail, amende de 1 000 à 50 000 pesetas, défense de résider en certains lieux ou territoires, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

10. Pour ceux qui ont une « conduite révélatrice d'une inclination délictueuse » (*sic*) selon l'article 13 du chapitre I, internement dans un établissement de garde ou de travail, défense de résider en certains lieux ou territoires, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux, suppression du permis de conduire.

11. Pour les récidivistes définis à l'article 14 du chapitre I, internement dans un établissement de garde ou de travail, obligation de déclarer leur domicile, interdiction de résider en certains lieux ou territoires, soumission à la surveillance de fonctionnaires spéciaux.

12. Pour les étrangers, expulsion d'Espagne.

Titre II, chapitre I. Juridiction compétente. « La faculté de déclarer l'état dangereux et de prononcer les mesures de sécurité correspondantes est attribuée exclusivement aux Juges d'Instruction désignés à cet effet... »

Titre II, chapitre II. Procédure. « La procédure pour la déclaration de péril social et l'application des mesures de sécurité correspondantes peut être entamée par le Procureur (« Ministerio Fiscal »), par la Police, ou par une dénonciation particulière. »

« (...) Pour sa défense, l'accusé peut apporter la preuve qu'il a vécu, pendant les cinq années antérieures à l'accusation, d'un travail ou de moyens d'existence légitimes. »

Telle qu'elle se présente, cette loi est sans doute le plus étonnant monument d'« ordre moral » jamais imaginé depuis l'Edit royal de Louis XIV du 27 avril 1656, qui prévoyait l'internement à l'Hôpital général de tous les « mendiants, libertins paresseux, fripons, débauchés », etc.. (1).

Comme au temps de Louis XIV, il s'agit de défendre la société contre le danger que constituent les gens « en marge » — on s'étonne que le texte de la loi espagnole ne dise pas franchement : les asociaux. Pêle-mêle, les toxicomanes, les ivrognes, les prostituées, les chauffards, les blousons noirs, les homosexuels, les trafiquants, les malades mentaux, les gamins « insolents et cyniques », bref tout ce qui s'écarte de l'image d'une société « raisonnable », ordonnée, disciplinée et conforme à l'idéal de l'*Opus Dei*.

(A propos, on attend avec intérêt les protestations que ne manquera pas de faire entendre l'Eglise catholique contre cette atteinte caractérisée aux droits de l'homme. C'est une belle occasion pour elle de montrer que les vertueuses prises de position du Concile de Vatican II sur la liberté sont autre chose que des formules de rhétorique).

Soyons lucides : l'excès d'une telle loi ne serait pas concevable sans les excès, inverses, d'une certaine frange du « libertarisme » qui prône, par l'écrit et par l'acte, aussi bien l'intoxication par la drogue que l'érotisme « libérateur », aussi bien la « contestation globale » que la « révolte » et le déni de l'« ordre bourgeois ».

L'Espagne a été trop fière, depuis quelques années, d'être préservée des « hippies » et « beatniks » et d'une certaine forme de criminalité « à l'américaine » pour qu'il ne soit pas compréhensible de la voir, aujourd'hui, prendre des mesures pour perpétuer cet état de choses. Après tout, il serait bien naïf de s'en indigner.

Mais là où les bornes sont dépassées, c'est dans l'excès

(1) Il faut absolument relire, à cette occasion, l'excellent article d'André-Claude Desmon dans le numéro 115 d'*Arcadie* (juillet-août 1963) qui prend, tout à coup, une dramatique et imprévisible actualité : *Petits homosexuels et grand siècle*.

même du champ d'application de la loi, et dans l'extravagance de sa procédure d'application.

Conscient, sans doute, des réactions qu'un tel texte risque de provoquer hors d'Espagne, le gouvernement du Caudillo déclare, dans le préambule de la loi, qu'il ne s'agit pas d'une loi « pénale ». Autrement dit, il s'agit de prévenir, non de punir.

Bon. Mais alors, pourquoi des amendes? pourquoi des mesures d'internement dans des établissements de garde, qui sont bien des peines afflictives?

En réalité, la négation du caractère pénal de cette loi est un pur jeu de mots. La meilleure preuve en est que son application est réservée à la Police et à la Justice, et non au Ministère de la Santé publique.

Mais surtout, les dispositions du titre II, chapitre II, sont exorbitantes : il suffira d'une simple dénonciation privée, ou d'une initiative de la police, pour qu'un citoyen soit accusé de choses aussi vagues que « comportement insolent, brutal ou cynique » ou « disposition délictueuse ». Il ne manque même pas une disposition pour prévoir que l'effet de la loi sera rétroactif — monstruosité juridique. En fait, il suffira désormais qu'un Espagnol soit en mauvais termes avec un policier de son quartier, ou qu'il ait un jour par mégarde housculé un Procureur, pour être interné dans un établissement de redressement. Comme nous l'écrivait ces jours derniers un de nos amis espagnols, la loi pourrait se résumer à un article unique :

Article unique. Tous les Espagnols sont présumés délinquants, à moins que la police ne déclare le contraire.

Peut-on espérer que les instances juridiques internationales empêcheront le vote de cette loi scandaleuse?

Arcadie, certes, pour sa part, s'y emploie. Mais il ne faut pas se faire trop d'illusions là-dessus. Tout ce qui touche à la « morale » (cette morale qui ne s'émeut pas des crimes de guerre, ni des massacres dans tel ou tel coin du monde, mais frémit au spectacle d'un pantalon baissé sur une scène de théâtre) est encore trop tabou, dans le monde où nous vivons, pour que les grandes consciences de notre époque se soucient de se compromettre en pareille aventure.

Après tout, qui voudrait prendre la défense des trafiquants de drogue et des proxénètes? Personne. Grâce à cet amalgame le gouvernement espagnol réussit à faire passer les mesures les plus attentatoires aux droits de l'homme,

sous prétexte de protéger la société.

Mais nous, du moins, en *Arcadie*, nous ne serons pas dupes.

Nous crierons que *l'homosexualité n'est pas un danger social*. Que les homosexuels ne menacent personne. Que la majorité d'entre eux sont des êtres normaux, conscients de leurs devoirs envers la société, des travailleurs, des citoyens pleinement responsables et pleinement honorables.

Nous crierons que les assimiler à un danger social est ouvrir la porte à *tous les abus*, à l'arbitraire policier, au chantage, aux drames familiaux et personnels, aux suicides.

Le désespoir au cœur, nous verrons l'Espagne entrer dans l'ombre du Moyen Age. Nous frémirons pour nos frères les homosexuels espagnols, devant qui s'ouvre un avenir de terreur et de honte.

Nous pleurerons sur l'Espagne. La grande, la fière Espagne. La patrie de Garcia Lorca, qui serait aujourd'hui déclaré « danger social ».

Nous cesserons d'aller en Espagne, où nous attendront désormais le péril et la menace.

Nous attendrons que se lève sur l'Espagne un nouveau soleil de justice et d'humanité. Un soleil qui n'aura rien à voir avec la sombre nuit de *l'Opus Dei*.

Au revoir, Espagne. Pour toi aussi, la lumière est au bout du chemin (1).

ARCADIE.

(1) Aux dernières nouvelles (15 mars 1970), aucun des journalistes, aucune des personnalités françaises alertées — y compris la Ligue française des Droits de l'Homme — n'a cru devoir faire écho à cette affaire, à l'exception du toujours non-conformiste *Canard enchaîné*. C'est en Espagne que la protestation s'est produite : un député aux Cortès, D. Manuel Fanjul, a qualifié le projet de loi de « fraude » (tromperie), et la presse madrilène a fait écho à sa protestation. L'Espagne serait-elle plus sensible au respect des droits de l'homme que la France ?

LES DIALOGUES

par ANDRÉ BAUDRY.

Arcadie a toujours voulu le dialogue.

Contrairement à ce qui est parfois affirmé avec beaucoup de légèreté ou de partialité, les homophiles ne se croient pas une caste, un monde privilégié, au-dessus des autres.

Que quelques esprits légers et fous de cette minorité se gargarisent de noms prestigieux du passé ou de l'actualité pour se hausser trop haut... et se mettre à part, cela est possible : mais ce sont des individus sans jugement et pour lesquels je n'éprouve guère de sympathie.

Nous avons « nos snobs » comme tous les autres milieux.

Mais un esprit sincère et lucide ne doit pas juger le corps entier de l'homophilie sur ces rares spécimens.

Nous avons toujours voulu le dialogue... et ce n'est pas notre faute si, presque toujours, on ne nous répond pas.

On n'a pas même le courage de le refuser, on ne nous répond pas.

Quel est l'homophile qui n'a été frappé, en lisant notre livraison de janvier dernier, de ce lourd silence de ces innombrables hommes et femmes de France qui sont pourtant — du moins on le dit, et nous, nous le croyions aussi — l'intelligence française...

Les englobant tous, qu'ils soient ce qu'on appelle « hommes politiques » ou « intellectuels », je dis qu'ils sont bien peu de chose, écrasés par leur peur de prendre position, enveloppés dans une hypocrisie fondamentale.

Nous passerons-nous d'eux ?

Nous ne le pouvons. Puisqu'ils occupent des postes-clés dans cette société française.

C'est pourquoi nous reviendrons à la charge.

C'est pourquoi nous leur récrirons..., c'est pourquoi, même s'ils ne nous le disent, nous tenterons de faire naître en eux un certain remords, de faire jaillir une inquiétude, de les faire hésiter sur ce qu'ils doivent enfin dire ou écrire...

C'est ce que nous avons fait aussi auprès de l'Ambassadeur d'Espagne en France, à défaut de le faire auprès des ministres d'Espagne.

Comme je le disais dans une allocution récente, à propos de ces mesures honteuses que l'Espagne compte prendre contre les homosexuels :

Il faut écrire à l'Ambassadeur, certes nos lettres s'empileront, ce n'est pas un régime qui prend en considération les protestations, mais il faudrait que seul avec lui-même, avec sa conscience, cet homme se pose quand même quelques questions, et se rende compte que ce que l'État espagnol entreprend est inhumain, scandaleux, et que cela ne peut être au nom de la justice, de la morale, de la dignité, de Dieu.

Car, on le sait, l'Espagne condamne l'homophilie en tant que telle. Alors qu'en Europe, tout récemment, Angleterre et Allemagne ont rajeuni leur vieux code pénal à ce sujet, l'Espagne poursuivra tous les homosexuels des deux sexes et les placera dans un asile — pardon, disons plutôt, hélas, dans un « *camp* » psychiatrique qui rappelle le camp de concentration de Hitler, où les homosexuels avec le triangle rose s'y retrouvaient pour y souffrir et y mourir.

Quelle est la conscience qui ne réagirait pas !

Arcadie, par une lettre en date du 24 janvier envoyée à tous les Directeurs de journaux de Paris, à nombre de personnalités diverses, demandait une prise de position, une condamnation ferme et courageuse de ce retour au Moyen Âge, à l'inquisition...

Submergés dans ce pays comme ailleurs, par combien de pétitions, de motions, condamnant ceci et cela, pétitions appuyées par un nombre considérable de grands noms... nous compterons, une fois de plus, ceux qui auront eu le courage de prendre la défense de millions d'hommes et de femmes, demain parqués et soignés? — parce qu'ils n'aiment pas selon les règles d'une majorité...

Est-il besoin de dire que nous reviendrons sur ce sujet?

C'est pourquoi nous nous réjouissons très particulière-

meut du dialogue ouvert entre l'Église catholique romaine et *Arcadie*.

Nous l'avons longtemps désiré, cherché, voulu.

Nous le voulions à deux titres.

Premièrement, parce que l'Église, outre sa responsabilité, a son mot à dire dans le domaine des mœurs, de la morale, de la sexologie, de l'homophilie. Les Etats, les individus — chrétiens ou non — portent grande attention aux jugements de l'Église. Ainsi joue-t-elle un rôle essentiel dans les condamnations morales. Et code pénal, jurisprudence, réactions individuelles et collectives, sont-ils marqués par les prises de position du magistère ecclésiastique.

Deuxièmement, parce qu'un nombre considérable d'homophiles des deux sexes connaissent le tourment et l'inquiétude au fond de leur être à cause de leur foi en Dieu, de leur appartenance à l'Église et des attitudes de celle-ci.

Prêtres, religieux et religieuses homophiles, dans l'Église, et qui doivent porter seuls le poids de leur homophilie.

Homophiles catholiques, tiraillés sans cesse entre leur « moi » le plus profond et les règles de la morale traditionnelle.

Il fallait un jour, sereinement, dignement, que le Directeur d'*Arcadie* puisse exposer toutes ces choses à un représentant qualifié de l'Église. On sait que c'est ce qui a été fait, courant décembre 1969, pour la première fois, et que le dialogue ainsi amorcé se poursuivra, dans un climat d'estime et de compréhension.

Rencontre historique — on peut le dire, sans forcer mots et situations — entre un Archevêque de France et le fondateur d'*Arcadie*.

Large et profond entretien de plusieurs heures, dans le calme absolu du bureau de ce prélat, entrée immédiate dans le vif du sujet.

Et sans tergiversations, tranquillement, quelques premières décisions... les prêtres homophiles... les séminaires et donc les futurs prêtres... une commission de théologiens...

Parce qu'avant cette rencontre, ils me l'avaient demandé avec force et émotion, j'ai parlé d'abord avec mon interlocuteur du problème de ces prêtres homophiles.

Ils sont dans l'Église, à des postes divers, jeunes ou déjà bien vieux, et en eux, l'homophilie, la même que celle de tous nos Arcadiens. Vies héroïques, vies déchirées, vies trop ordinaires... Chaque prêtre connaissant ces trois phases, ou seulement l'une ou l'autre... mais traversant le monde avec

un cri dans le cœur que personne n'entend... et surtout pas vous, n'est-ce pas, Messeigneurs... qui oubliez si souvent, trop souvent, cet aspect des vies humaines!...

Ces prêtres, ces religieux, m'avaient demandé de parler de leur existence à ce Pasteur.

Ils le savent, ceux de Paris, je le dis, aujourd'hui, aux autres qui me lisent, j'ai tout naturellement fait jaillir une attention très soutenue chez mon archevêque en évoquant ce que pouvait être la vie de ces hommes engagés dans le sacerdoce et non moins homophiles.

Et tout naturellement il fut question de l'instruction donnée dans les séminaires aux futurs prêtres concernant très spécialement l'homosexualité. Il y a là un travail important à faire, puisqu'aussi bien, demain, directeurs de conscience, chargés de combien de responsabilités et de missions, ils rencontreront des homophiles sur leur route... et ils auront à juger l'homophilie...

Avec Mgr l'Archevêque chargé de la commission épiscopale du Clergé il sera étudié ce qui est possible.

Enfin la doctrine, dure, sûre d'elle-même, qui pourtant n'a jamais beaucoup étudiée l'homophilie... Des théologiens prestigieux seront priés de se pencher sur l'homosexualité, puis dans un deuxième temps, face à eux, présentés par *Arcadie*, des spécialistes non moins prestigieux en diverses disciplines : philosophie, métaphysique, sociologie, biologie, psychologie, histoire...

Un jour, ensemble si possible, un rapport solide sera présenté à l'assemblée plénière de l'Episcopat de France et au Saint Siège.

Oui, le dialogue.

Et actuellement, nous le cherchons avec l'Etat français, avec le gouvernement.

Ce sera l'objet d'un prochain article.

Ah certes, nous dérangeons ainsi certains homophiles honteux, qui rasant les murs, qui veulent vivre dans la clandestinité, qui ne se contentent que de peu tout en maudissant leur sort, lequel serait ce qu'il est à cause des diverses autorités existant dans une société..., oui, nous les dérangeons dans leur misérable petite vie, dans leurs réalisations ténébreuses de rencontres et de fausses passions, de fausses étreintes, dans leurs amours à la sauvette, dans leur absence de personnalité... Oui, *Arcadie*, je le sais, vous déplaît, vous agace, vous fait peur, vous voudriez votre anonymat pour

pouvoir continuer à ne vous intéresser qu'à vous-même, vous moquant de la vie homophile en soi, de la vie homophile de vos frères, de ceux qui souffrent au grand jour, de ceux qui veulent paix et lumière et joie, face au soleil, face au monde..., eh bien, cependant, contre vous, malgré vous, mais finalement pour vous, *Arcadie* poursuivra ce qu'elle considère être une mission sans prix, parce que mission salvatrice, au service de la vérité et au service de l'être humain.

Et même vous, un jour, demain, ou ceux qui naîtront demain, nous béniront d'avoir travaillé sans moyen, sans aide, dans la contradiction et la calomnie, afin de pouvoir donner à chaque homophile, dans n'importe quelle circonstance, un vrai visage d'homme, un vrai visage de femme.

Ah, oui, comme je voudrais déranger dans leurs aises ou dans leurs consciences tranquilles ces homophiles couverts de décorations, aux caisses bien garnies, aux situations assises, calfeutrés dans leur peur, assouvissant leur légitime désir d'amour et de volupté dans les ombres, comme je voudrais leur crier avec quelle énergie et quelle foi — et ceux qui m'ont entendu savent de quels accents cette apostrophe serait servie — mais quoi, ne seriez-vous pas plus libres, plus heureux si vous pouviez vivre dans la lumière !

Contre vous..., non Arcadiens; avec vous, chers Arcadiens, nous établirons ce soleil sur nos vies.

ANDRÉ BAUDRY.

ESSAI SOCIO-PSYCHOLOGIQUE SUR LE COUPLE HOMOSEXUEL

par ANTOINE d'ARC.

« Dieu dit : Il n'est pas bon
que l'homme soit seul. »

Genèse, 2, 18.

I. — Dimension sociale de la sexualité humaine.

De toutes les définitions qui ont été données de l'homme, aucune n'est aussi précise que celle d'Aristote : « L'homme est un animal sociable. » Le mot-clef dans cette définition : *sociable*; c'est lui qui exprime l'essence de l'être humain. Mais *sociable* ne veut pas signifier simplement que l'homme est capable de vivre en société, car une multitude d'espèces animales forment aussi des communautés plus ou moins parfaites. Dans la pensée aristotélique, le mot sociable est *exclusif*, c'est-à-dire que la dimension sociale de l'homme se confond avec son essence, la société lui étant nécessaire au même titre que l'air qu'il respire. En effet, tous les instincts ou pulsions humains sont susceptibles d'être socialisés. L'homme s'épanouit dans une dimension sociale; tout en lui, des besoins primitifs, comme boire et manger, jusqu'aux instincts plus cachés, comme la pulsion de destruction ou de mort, se réalise dans la société. Que l'on songe aux rites sociaux qui accompagnent l'acte de se nourrir et — hélas ! — à l'idéalisation patriotique et à l'exaltation du meurtre et de la destruction dans la guerre !

Ce besoin social est tellement essentiel et important que la société a pris existence en dehors de l'homme, et cette

entité née d'une aspiration propre à l'être humain, née pour son service, est devenue la maîtresse tyrannique de celui qui lui avait donné le jour. Une fois de plus, la créature a dévoré son créateur, elle lui impose ses lois, elle limite sa liberté, dispose de sa vie et de sa liberté, elle va « mouler » l'homme sans lui laisser de choix. L'homme, animal sociable, est devenu un animal *sociabilisé*. Etre intelligent, il est devenu la victime de son intelligence. Lui, tant chanté par les poètes, tant loué dans les religions, tant étudié par les sciences de l'homme, il n'est plus dans la société qu'un simple numéro dans une carte perforée.

De tous les instincts de l'homme, il n'en est pas de plus important que le sexuel; sans tomber dans le pansexualisme, nous savons aujourd'hui l'énorme pouvoir de cette force qu'on appelle *libido*. Qu'est-ce que la libido? Quelles en sont les dimensions et les limites? Les théories récentes, émises dans les sciences humaines, s'opposent à la doctrine classique qui voyait dans la sexualité une pulsion instinctive, déterminée biologiquement d'une manière si précise qu'on pouvait la soumettre à des lois fixes, à des formes de structure elles-mêmes précises. Aujourd'hui, grâce aux travaux des ethnologues (Malinowski, Margaret Mead, Ruth Benedict, Lévi-Strauss...), nous pouvons dire que la sexualité est une pulsion primaire indéfinie qui nous incite à établir un contact sexuel, une communication avec un ou plusieurs individus. Nous pouvons en tirer déjà des conclusions: la grande différence entre la sexualité humaine et la sexualité animale, c'est que celle-ci est déterminée, déclenchée et exécutée en vue d'une finalité biologique, alors que la sexualité de l'homme reste indéterminée: « l'homme naît polymorphe pervers », disait Freud. Observation très générale qu'on ne peut accepter sans émettre évidemment un grand nombre de réserves: n'a-t-on pas remarqué l'existence de comportements « pervers », même chez les animaux? Mais demandons aux ethnologues de nous expliquer le sens et la portée des conduites plus ou moins homosexuelles dans le monde animal, tout en sachant bien d'ailleurs que l'homosexualité qui se manifeste dans certaines espèces n'a presque rien de commun avec celle de l'homme.

Revenons à la sexualité humaine. Que trouve-t-on à l'origine? Rien qu'une pulsion, indéterminée quant à son objet, qui vise à établir une communication humaine d'ordre sexuel avec d'autres individus. Mais comment l'homme

va-t-il déterminer son objet sexuel? Nous entrons là au cœur même du problème : vierge de tout conditionnement ou influence extérieur, il s'intéressera, par un acte de réflexion, à l'un de ses semblables comme partenaire sexuel. Comme il y a une différence biologique entre chaque sexe, il peut choisir entre les individus de sexe opposé au sien ou pareil à lui-même, mais il pourrait aussi, au gré des circonstances, passer de la femme à un autre homme, sans que, par une prétendue détermination biologique, le choix d'un objet sexuel (femme) exclut l'autre (l'homme). A ce propos Kluckmohn, sexologue américain, écrit : « Il s'avère que chez l'homme la plasticité des besoins sexuels offre des plus grandes possibilités de sélection parmi les buts sexuels, dont celle de dépasser le simple besoin de procréation » (1). Mais l'homme vit en société. Ce que Max Scheler nous rappelle, à savoir que la vie sexuelle de tout individu est soumise à une direction et à une réglementation sociales : « la structuration culturelle des pulsions sexuelles doit être classée parmi les besoins primordiaux de l'homme, tout comme les outils et le langage » (2). C'est la société qui va donc déterminer chez l'homme, d'une manière précise, l'objet de la pulsion sexuelle. Elle établira une norme sexuelle et elle le fera comme s'il s'agissait d'une chose universelle et exclusive. Comme il existe chez les hommes une différence biologique, par rapport aux femmes dont le rôle est de perpétuer l'espèce, la société en a fait ainsi la seule orientation possible de la pulsion sexuelle : pour elle, sexualité, distinction entre les sexes, procréation, c'est tout un; dès sa naissance, l'homme, du même coup, est prédéterminé dans sa sexualité. Sociabilisée et sacralisée par les religions, celle-ci est devenue un instrument destiné à la procréation. La société, pour subsister, a besoin de la perpétuation de l'espèce. Telle est la clause première de ce choix exclusif, voilà pourquoi aussi toutes nos sociétés civiles ou religieuses limitent, au moyen de lois, tout acte sexuel, fût-ce entre hommes et femmes, qui n'a pas pour objectif la procréation. De là, le mythe biblique relatif au gaspillage du sperme; de là aussi, les lois préventives sur la natalité; de là encore, les mesures juridiques prises contre l'érotisme, et enfin la conception du péché de la chair qui emplit les textes des théologiens et des moralistes.

(1) *Mirror for Man*, New-York, 1949.

(2) Schelsky, *Sociologie de la sexualité*. Collection « Idées » (Gallimard), p. 16.

II. — *Des rôles masculins et féminins.*

La détermination par la société de la finalité propre à la pulsion sexuelle nous a conduits à une distinction de plus en plus précise de chacun des sexes, distinction qui fonde toutes les sociétés et cultures. La distinction biologique entre les sexes est ainsi devenue une superstructure sociale. Les rôles respectifs de l'homme et de la femme sont fixés jusque dans les moindres détails, comme d'énormes cages où l'individu, à peine né, est contraint de s'enfermer, en fonction de son sexe. Margaret Mead a remarquablement décrit ce processus : « Parmi la multiplicité des tendances héréditaires et des tempéraments qui existent dans les divers groupes ethniques, dans une proportion égale chez l'homme et chez la femme, certains tempéraments ou traits de caractère, prédispositions émotionnelles ou intellectuelles, ont été choisis : ils sont considérés désormais comme la norme pour l'un des deux sexes, tandis que d'autres traits ont été réservés à l'autre sexe. Cette classification sociale oblige dorénavant chacun des sexes à s'adapter... la norme fixée sera présentée comme étant le seul comportement naturel tandis qu'elle sera interdite à l'autre sexe comme étant contre nature » (3).

La fragilité de cette distinction entre masculin et féminin saute aux yeux (si je puis dire) ; les réelles différences biologiques ne sont rien de plus qu'un prétexte aux yeux d'une société donnée pour attribuer un certain rôle à l'homme d'une part et à la femme d'autre part, dans la collectivité. Cette structure sociale, dont relève la différenciation entre masculin et féminin, dépend par conséquent des principes spécifiques à chaque ensemble culturel. Margaret Mead a montré fort bien ce que cette superstructure avait de fragile : « Le matériel ethnologique nous laisse entrevoir qu'un grand nombre, sinon tous les traits essentiels décrits comme étant réservés à l'un ou l'autre sexe, sont aussi faiblement liés au sexe lui-même que le sont, par exemple, les vêtements, les manières ou le genre de coiffure qu'une certaine communauté prescrit, à un moment donné, à l'homme ou à la femme » (4). L'ethnologie nous apprend qu'il n'y a pas de domaine réservé, par nature,

(3) *Sex and Temperament in three primitive Societies* (New-York, 1939).

(4) *Idem.*

à l'un ou l'autre sexe exclusivement. Ainsi, la culture de la terre, réservée aux hommes dans notre civilisation, était destinée à la femme dans certaines cultures « primitives », pour la raison que celle-ci, en tant que mère, avait le pouvoir de fertiliser la terre. Il n'est pas jusqu'à la chasse et à la guerre — habituellement affaire de l'homme, d'après nous du moins — qui, en Tasmanie par exemple, ne devienne une occupation féminine. La chasse aux phoques — activité très dangereuse — est affaire de femme, comme aussi la chasse à l'opossum (mammifère d'Amérique recherché pour sa fourrure) : « Elles atteignirent les rochers à la nage et les assommèrent (les phoques) à coups de massue » (5). Schelski, de son côté, dépeint la garde du roi du Dahomey, composée uniquement de femmes, d'une cruauté et d'un bellicisme qui ne le cédaient en rien à ceux des hommes. Il cite, au passage, le poète grec Athénée, qui vécut au III^e siècle avant notre ère, lequel s'écriait : « Qui a jamais ouïdire qu'une femme s'occupât de cuisine ! » (6).

Il nous devient à présent possible de comprendre notre propre société. Nous appartenons à la civilisation occidentale créée sur la base du judéo-christianisme. Cette civilisation se fonde, qu'elle le sache ou l'ignore, sur la conception biblique de l'homme dont nous allons évoquer les principales caractéristiques :

a) dualisme homme-femme, à la base même de la société. Selon cette religion, dès l'aube de l'humanité, Dieu en personne aurait attribué à chacun des sexes un rôle spécifique. Toute la sexualité humaine ne peut avoir pour fin que la procréation. D'où, une étroite morale traitant tout contact charnel, à l'extérieur du mariage — seul cadre légitime pour les manifestations sexuelles — comme un péché.

b) caractère patriarcal de la société : la communauté juive repose sur la supériorité de l'homme, seul ayant droit de prendre des initiatives dans la vie, la femme lui étant soumise. Dans cette société patriarcale, faite pour les hommes par les hommes, est née ainsi la distinction très précise entre « actif » et « passif », l'homme se définissant comme étant le principe actif, par rapport à la passivité qui s'incarne en la femme.

(5) Linthon, *The Study of man*, 1936.

(6) *Sociologie de la sexualité*. Collection « Idées » (Gallimard), p. 30.

C'est dans ce contexte culturel que nous nous proposons de situer le sujet de notre étude.

III. — *Normal et anormal. Nature et contre-nature.*

Chaque société se crée son propre système normatif et, en fonction de cette norme, elle invente, en quelque sorte, les *anormaux*, c'est-à-dire des individus dont la forme de vie est à l'opposé ou tout simplement différente de celle qu'on est convenu d'adopter pour être intégré dans le groupe. La norme se définit, par conséquent, comme un certain type de conduite imposée à l'individu par la collectivité, presque toujours à l'exclusion de tout comportement qui lui est contraire ou même tout simplement, qui n'est pas compris par la norme. Tous ceux qui agissent avec originalité par rapport à ce qui est admis par elle, seront qualifiés d'*anormaux*, puisqu'ils ont adopté une forme de vie *en dehors* de ce qu'elle admet.

S'il est vrai que la norme pourrait avoir une base biologique, cette conception peut être facilement transformée en une exigence d'ordre social. De même qu'une confusion peut se produire entre nécessité biologique et norme, celle-ci comprenant alors celle-là, ainsi une différence plus ou moins accentuée peut apparaître entre le besoin biologique et le comportement exigé, comme c'est le cas dans notre culture occidentale où s'est produite une certaine « normalisation » de la sexualité.

Dans nos sociétés, ce qu'on appelle la norme sexuelle, en fait, se définit seulement et exclusivement par les rapports hétérosexuels, soit à l'intérieur du mariage polygame (d'ailleurs en presque complète régression aujourd'hui), soit dans le cadre du mariage monogame.

Fondée sur l'indétermination, nous l'avons dit, la sexualité offre au contraire aux individus une multitude de possibilités; et c'est en les supprimant à leur racine même que la norme exerce sur la libido une censure telle que l'homme ne pourra s'en délivrer, de sa vie. Cette normalisation de la sexualité a affecté, par conséquent, la conception même de ce qu'on appelle *nature*, par réduction, et ce qu'elle prétend être « naturel » se limite ainsi à un petit aspect de la nature. Tout écart à cette pseudo-norme naturelle non seulement doit être considéré, depuis la création des principes sociaux, éthiques et religieux, comme péché ou délit

contre les mœurs, et celui qui ose transgresser cette norme est marqué, comme au fer rouge, de l'épithète d'anormal. « Mais la force qui se profile à l'arrière-plan de cet absolu des normes sexuelles, remarque Schelsky à ce propos, ce n'est pas la nature biologique de l'homme, mais bien le potentiel social, moral, souvent religieux de la société. C'est pour la sublimation métaphysique de ses normes sexuelles que toute civilisation défend ses assises les plus vulnérables » (7).

La première brèche d'importance, pratiquée dans cette théorie norme = nature, est due aux études statistiques de Kinsey, lequel, de manière scientifique, révéla l'immense variété des comportements sexuels de l'homme. Selon lui, aucune des diverses anomalies, perversions, formes réputées même « contre nature », n'ont d'origine pathologique; tout à fait naturelles, elles ne peuvent être attribuées qu'au caractère variable et multiforme de la sexualité humaine qui autorise tous les comportements. Cette opinion, fondée sur des observations précises et nombreuses, coïncide avec le point de vue de l'ethnologue Margaret Mead qui, avec un bon sens teinté d'humour, constate que si les sociétés parlent de comportement sexuel « naturel », en fait, on ignore tout de ce qui réellement relève de la nature. D'où cette remarquable définition de l'anormal : « un individu dont les dispositions innées ne concordent pas avec la personnalité que la collectivité lui assigne, conformément à son âge, son sexe ou sa caste, ... quelqu'un qui n'a pas la taille voulue pour endosser le vêtement que la société à laquelle il appartient a coupé à son intention » (8). Je ne connais pas de définition aussi claire et expressive de la prétendue « anormalité ».

Maintenant, il nous est possible de mieux comprendre la doctrine psychanalytique des névroses : ici, la norme s'exprime en termes de *sur-moi*, c'est-à-dire de censure agissant sur la pulsion polymorphe qui caractérise la libido, en créant ainsi le refoulement, lui-même facilement transformé en névroses. Dans le cas de l'homosexualité, ce n'est pas le fait d'aimer une personne de son propre sexe qui provoque le déséquilibre de l'individu, puisque la sexualité précisément se définit comme une possibilité de jouissance

(7) *Œuvre citée*, p. 85.

(8) *Idem*.

variée à l'infini (ou presque) : ce qui fait d'un homosexuel un individu qui se considère comme étant anormal, c'est le sentiment de culpabilité que la société lui a donné. Voici, à ce propos, l'extrait d'une lettre qu'un de mes amis, ignorant tout de ma vie privée, m'écrivait dans un moment de cafard : « Je veux vous révéler quelque chose dont je sais d'avance que cela va m'enlever votre amitié, pourtant si chère; je suis un homosexuel, un pauvre malade, pire encore, un monstre de la nature. Pardonnez-moi cette confiance si terrible et égoïste de ma part, mais je n'en peux plus... »

Y a-t-il un produit créé de toutes pièces par le système normatif de nos sacro-saintes sociétés civiles et religieuses, qui puisse mieux illustrer mon propos que celui-là? Mais comment l'homme devient-il homosexuel? Comment cette dimension humaine parvient-elle à s'affirmer contre la puissante machine auto-répressive que sont la censure sociale et le sur-moi? Ici, nous entrons au cœur même de la doctrine issue de Freud; comme l'étude psychanalytique des sources de l'homosexualité se place en dehors de mon propos, je ne puis que vous renvoyer au remarquable travail du Dr Jacques Corraze : *Les dimensions de l'homosexualité* (9); car, à mon avis, jamais le sujet n'a été traité de manière aussi réellement scientifique, en dehors donc de toute perspective morale, du moins dans un ouvrage de langue française.

Mais poursuivons notre travail. Nous allons retrouver l'homosexuel aux prises avec la société, cherchant à s'épanouir dans toutes les dimensions de sa vie sociale, et en dépit de ce qu'il peut y rencontrer d'opposition.

(à suivre)

ANTOINE d'ARC.

(9) Ed. Privat. 1969.

SIMPLES RÉFLEXIONS SUR LE SADISME

par B. MEYER.

Il est toujours imprudent d'écrire sur un sujet dont on ne connaît pas les données scientifiques. J'ignore ce qu'enseignent précisément les psychiatres et les psychanalystes sur le sadisme. C'est pourtant le sujet de réflexion que j'ai choisi en souhaitant que cet article soit l'amorce d'une conversation à plusieurs. C'est le questionnaire et la méditation de l'ignorant, non l'exposé du spécialiste. Les points d'interrogation y sont véritablement les demandes d'information afin que de plus compétents répondent.

Qu'est-ce que le sadisme?

Soit, ces deux exemples :

Un lecteur d'*Histoire d'O*, lorsqu'il suit la description des mauvais traitements infligés à l'héroïne, ressent une vive jouissance d'ordre sexuel.

Deux garçons de quinze ans environ jouent sur la plage. L'un d'eux immobilise l'autre en lui plaquant le dos sur le sable, puis, assis sur son ventre, il tourmente le torse du vaincu pour lui faire avouer l'endroit où se cache le « trésor ». Quand le patient a cédé, il devient tourmenteur à son tour et le même scénario recommence. Chez l'un et chez l'autre, durant ce jeu, il y a eu érection du membre viril. Essai de définition simple :

Les deux éléments qui constituent le plaisir sadique sont le plaisir d'ordre sexuel d'une part et la souffrance d'autrui d'autre part, la souffrance étant cause du plaisir. Notons de suite que cette souffrance peut être seulement imaginée

(1) Le Petit Larousse définit ainsi le sadisme : « lubricité accompagnée de cruauté ». « Lubricité » est péjoratif et constitue une condamnation *a priori*. « Accompagnée » ne rend pas compte du lien de cause à effet qui existe entre le tourment et la jouissance. Le mot « cruauté » demande à être nuancé.

ou simulée, comme dans nos exemples, et que cette représentation ou ce simulacre suffisent à procurer un plaisir. Soit cette première définition du sadisme :

« Le sadisme est un penchant mystérieux de l'homme qui le pousse à imaginer, à décrire, à simuler ou à faire subir des souffrances physiques, parce que ces pensées et ces actes lui procurent un vif plaisir d'ordre sexuel » (1).

Tous les hommes sont-ils sadiques?

Ce penchant existe-t-il en chacun de nous? Le problème est difficile et mériterait une enquête, un « sondage ». Et les Français ne sont pas encore habitués à ce qu'on leur pose de telles questions. Des conversations avec des intellectuels on ne tire pas de réponse certaine. Une femme de quarante ans qui connaît parfaitement la signification du mot, affirme que le plaisir sadique lui est inconnu, qu'elle se trouve mal à la vue du sang, que la douleur d'un autre n'a jamais provoqué que la pitié. Dit-elle vrai? Si oui, est-elle une exception, ou représente-t-elle la majorité?

Un homme de trente ans, professeur de philosophie, affirme que le plaisir ressenti devant un spectacle de tortures vient de l'identification au supplicié, non au bourreau, il introduit ainsi dans le débat la notion de *masochisme*, qui est le penchant de l'homme à endurer des souffrances physiques à cause de la jouissance sexuelle qu'elles lui procurent (2).

Il faudrait, pour obtenir des réponses probantes, multiplier les interviews et formuler l'interrogatoire de façon à réduire au minimum le phénomène d'auto-censure.

L'observation des musées est plus facile. Les témoignages de sadisme abondent dans les monuments de notre culture. Que de suppliciés sur les tableaux de maîtres! de Jérôme Bosch à Goya! Que de saints Sébastiens! A ceux qui diraient que les artistes sont souvent des êtres tourmentés et déséquilibrés, et qu'ils ne reflètent pas la pensée collective, on pourrait opposer l'art populaire des cathédrales. Il suffit d'observer les porches et les vitraux de la cathédrale de Bourges par exemple pour comprendre que le bon peuple du Moyen Age était agité par l'instinct sadique. La légende dorée offrait aux sculpteurs et aux maîtres-verriers mille prétextes pour le satisfaire. Il semble qu'à cette

(2) Pour les psychanalystes, on le verra dans un prochain article, le problème du sadisme ne peut être séparé de celui du masochisme.

époque, comme dans l'enfance, le sadisme se manifeste au grand jour parce qu'il n'a pas conscience de lui-même.

Le sadisme se retrouve, plus discrètement, dans notre littérature. Il doit son nom au Marquis de Sade.

Baudelaire écrit, dans les *Fleurs du Mal* :

« (il) jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction! »

De nos jours, le cinéma exploite le sadisme populaire : pas de superproduction historique sans salle de tortures, pas de film d'aventure sans supplice. A un niveau plus évolué, un film comme *La Prisonnière* est une réflexion prolongée sur le sadisme.

Les manifestations du sadisme ne sont pas seulement observables dans l'art, observons les vivants. Les enfants aiment le traditionnel poteau de torture, avec quel cruel plaisir un plus fort domine-t-il un plus faible en lui tordant le bras derrière le dos. Lorsqu'un aîné « chahute » avec un enfant, à la grande joie de celui-ci d'ailleurs, il ne laisse pas quelquefois d'éprouver une jouissance sexuelle.

Quant aux adultes, si la vie civilisée et la réprobation morale leur interdisent de telles manifestations, ils se libèrent durant les guerres ou les circonstances extraordinaires qui permettent la violence. Certains prisonniers de guerre se souviennent.

Un examen trop rapide de la question nous inclinerait à conclure que le sadisme n'est pas un instinct exceptionnel mais généralisé.

Origine du sadisme :

Plusieurs hypothèses sont possibles :

Ou bien l'instinct sadique est une manifestation spontanée de la sexualité humaine et inhérente à elle, dans ce cas il est inné, ne dépend ni de l'éducation ni des conjonctures sociales. Il est hérité de nos ascendances animales et ne pourra disparaître que par une mutation de l'espèce humaine.

Ou bien encore c'est une manifestation sensuelle spontanée mais de certains hommes seulement et non de l'humanité entière. Dans ce cas il reviendrait à la génétique d'étudier à quels phénomènes peut être liée l'apparition, chez certains individus, du penchant sadique.

Ou bien le masochisme est la forme particulière que prend l'érotisme lorsque l'évolution sexuelle est contrariée

ou simplement soumise à certaines conditions. Serait-ce, par exemple, les obstacles que la vie en société oppose nécessairement à l'expansion libre de nos instincts, qui l'engendreraient? (3). Dans ce cas, c'est à la psychanalyse et à la psychologie de déterminer quelles sont les influences qui favorisent son apparition. On pourrait alors envisager sans absurdité de supprimer le sadisme en modifiant l'éducation des enfants ou les conditions de vie. C'est alors qu'apparaîtrait peut-être une relation entre le sadisme et tel régime politique et économique.

Quant au besoin si répandu, j'allais dire pervers, de départager le sain du pathologique, et de définir si le sadisme est une perversion ou une tendance naturelle, il me semble bien vain. Il suffit, une fois constatée l'existence du sadisme, de se demander si la course en *peut* être tarie, et comment? (problème scientifique) et si elle *doit* l'être (problème moral).

Le sadisme homosexuel :

X n'a jamais connu le désir de la femme; il affirme avoir assisté à la projection de *La Prisonnière* sans éprouver la moindre jouissance sexuelle.

Y est troublé devant le saint Sébastien de Botticelli mais reste froid devant le supplice de sainte Barbe.

La conclusion semble s'imposer que le sadisme, manifestation particulière de l'instinct sexuel général, a les mêmes déterminations que ce dernier quant à son objet. Une personne uniquement homophile n'éprouvera de jouissance que si elle inflige un tourment à quelqu'un de son propre sexe.

Le sadisme homosexuel masculin se manifeste souvent dans les bandes dessinées, destinées à occuper les loisirs des garçons. Plus d'un homophile a rêvé, enfant, devant Tarzan enchaîné et torturé. N. (14 ans) va jusqu'à découper les images et les collectionner! Est-ce vraiment un hasard si, la plupart du temps, le séduisant héros se trouve, à un moment ou à un autre de l'histoire, entravé, demi-nu, dans les fers ou sur un chevalet, aux prises avec de cruels bourreaux? Tout se passe comme si les dessinateurs connaissent et exploitaient la fascination sexuelle que ne manqueraient pas d'exercer de telles scènes sur leurs jeunes lecteurs. Le plus étonnant c'est que l'on puisse trouver facilement ces spectacles dans les journaux tenus pour moraux

(3) « Faute de songer au saphisme (elle) persécutait l'objet dont elle aurait dû jouir », Fourier (Cf. *Arcadie*, n° 169, p. 18).

par les éducateurs et recommandés à la porte des églises, dans des histoires où l'on se garde comme du diable de parler d'amour! L'instinct est plus malin que tous les glandes!

L'exemple suivant nous permettra une nouvelle réflexion : l'homophile qui affirmait ne pas avoir été ému par *La Prisonnière*, avoue que la lecture d'*Histoire d'O* lui a parfois apporté du plaisir. Faut-il en conclure que la représentation des supplices contient, en elle-même, une puissance d'excitation sensuelle et qu'elle est capable de procurer une jouissance alors même que ces supplices sont appliqués à des femmes; c'est-à-dire en l'occurrence à un objet habituellement indifférent? Ou bien peut-on penser qu'il y a ici identification avec la victime, et donc plaisir masochiste? Ou bien encore qu'un homophile peut plus facilement éprouver, à l'égard d'une femme, un plaisir sadique qu'un plaisir proprement amoureux?

Sadisme et méchanceté :

Les deux mots ne sont pas synonymes. Le méchant peut faire le mal sans éprouver un plaisir sensuel à le faire. Certes on appellera encore « sadique », dans la conversation courante, celui qui s'amusera à ridiculiser ou à humilier son prochain, mais il s'agit là d'un sens tout analogique.

De plus, la méchanceté peut s'exercer indifféremment contre tout être vivant, laid ou beau, jeune ou vieux, humain ou animal. L'objet de plaisir sadique semble être, en général, un être humain, sinon toujours jeune et beau, du moins susceptible d'exciter le désir du tourmenteur. *L'Histoire d'O* séduirait-elle le lecteur si les tortures décrites étaient subies, non par une tendre jeune fille, mais par une vieille sorcière?

Enfin la méchanceté peut se satisfaire en tuant, alors que la mort du patient fait brusquement cesser le plaisir du sadique. On aurait tendance à croire, de prime abord, que le sadisme est un instinct destructeur. En fait il exige la *conservation* de celui qui souffre. Celui-ci pour entretenir la jouissance de son bourreau doit rester en vie, et même ne pas devenir moins désirable. C'est pourquoi, dans les romans de Sade, par une sorte de convention romanesque justifiée par cette exigence, ni les flagellations, ni les brûlures ne semblent mettre en danger ni les jours ni la beauté de l'héroïne. Et la musculature de Tarzan sort indemne des pires tourments. Mais si la méchanceté n'est pas toujours sadisme, peut-on être sadique sans être méchant?

Dans le *Temps Retrouvé*, Marcel Proust nous décrit une scène de flagellation. Le masochiste Charlus a besoin, pour que son plaisir soit plus vif, de croire à la méchanceté de celui qui le fouette. Mais le narrateur précise qu'il s'agit en réalité d'un brave jeune homme désireux de gagner quelque argent, qu'il partagera avec sa famille.

L'on pourra cependant objecter que le plaisir sensuel du tortionnaire est mince, sinon nul et qu'il ne s'agit plus, en fait, de sadisme.

Prenons un autre exemple. Avec le consentement de son ami C., D. attache celui-ci sur un lit et le fouette. Il est entendu que lorsque C. le lui demandera, D. cessera de frapper. D. avoue prendre un plaisir très intense à cette mise en scène mais il ne voudrait pas causer un tort véritable à son ami. D'autre part C. affirme que, malgré son sadisme, D. manifeste souvent, dans la vie courante, une grande bonté.

La plupart des lecteurs d'*Histoire d'O* seraient sans doute prêts à renoncer à leur plaisir plutôt qu'à infliger réellement des souffrances dont le récit les passionnait tant.

Des exemples prouvent que le sadisme n'implique pas obligatoirement une *méchanceté effective* mais qu'il se contente souvent d'une *figuration de méchanceté*, c'est-à-dire, qu'il se situe plus au niveau de la suggestion, de la représentation mentale qu'à celui de la réalité. Ce sadique peut jouir autant de jouer au tortionnaire que de torturer effectivement. Cette distinction, si elle s'avérait, pourrait être très utile pour résoudre les problèmes moraux posés par le sadisme.

Problèmes moraux et sociaux posés par le sadisme :

Tout jugement moral suppose la référence à des valeurs de base. Si on admet le respect de la vie et l'intégrité d'autrui comme principe essentiel, on condamnera toutes les manifestations du sadisme qui y portent atteinte, le crime sadique et toutes les violences infligées à une victime contre son gré : le sadisme du guerrier envers le prisonnier; du policier envers le détenu, du père ou de l'éducateur indigne contre son enfant. Le captif à qui des soldats ont fait manger de la boue, le suspect que l'on passe à tabac, le condamné humilié par le geôlier, la fillette que son père torture sont de la même race, la race du Christ livré aux valets, la race des « pauvres » que les institutions doivent défendre contre le sadisme de ceux qui ont pouvoir.

Mais en réprimant ces manifestations de sadisme, ce n'est

pas le plaisir sensuel que l'on réprime mais la méchanceté effective et le tort causé aux victimes.

Reste à juger le sadisme mise en scène, les supplices à la manière d'O et de Charlus, lorsque le patient consent. Ici le désir masochiste de la victime fait disparaître la violence morale; loin de briser la volonté d'un autre, le sadique accède à la demande du masochiste tout en assouvissant son propre désir. Ne suffit-il pas que le plaisir du patient soit supérieur à la douleur infligée pour légitimer celui qui la provoque? Mais si de tels plaisirs vont jusqu'à mettre en danger la santé de la victime? A-t-on le droit de procurer du poison à qui veut en finir avec la vie, même si la vente du poison vous amène un grand profit?

Par contre les simulacres de supplice, les spectacles et les lectures sont des manifestations de sadisme inoffensives, immédiatement du moins. Les romans de Sade figurent aujourd'hui en collection de poche, sur les tourniquets des libraires. Beaucoup de films et de livres inspirés par le sadisme sont tolérés. Est-ce un bien? Oui, si l'instinct sadique peut se satisfaire au niveau de la seule imagination. On assisterait alors à un double phénomène de « catharsis » ou purgation mentale. D'une part le spectateur ou le lecteur, en vivant par intermédiaire ce qu'il ne peut pas vivre lui-même, apaiserait ses tendances sadiques et s'en libérerait momentanément. D'autre part l'artiste se purgerait de ces mêmes instincts en leur donnant une existence fictive. Tel qui n'aurait pas écrit la description d'un crime serait devenu un assassin.

Mais si au contraire la sexualité ne se satisfaisait pas des seuls rêves, comme il est plus fréquent, les scènes de torture des romans et du cinéma exacerbent et alimentent les instincts sadiques, éveillent les vocations de tortionnaires.

Il reste donc, si l'on ne pense pas que la répression pure et simple soit une solution, à trouver le moyen d'assouvir ces tendances de la manière la plus inoffensive possible, dans l'espoir que le nombre des actes de cruauté effective sera ainsi diminué. La libération par le jeu ne serait-elle pas possible? Le moraliste peut rêver de « centres d'accueil » où, sans plus de honte que nos contemporains vont chez le masseur ou à la piscine, les citoyens de demain iront se libérer de leur sadisme par le simulacre ou le « psychodrame ». Cette fiction active ne serait-elle pas le moyen de jouir sans danger d'une sorte intense de plaisir sensuel et de purger l'homme de sa cruauté?

B. MEYER.

INTERVIEW DE DEUX INCONNUS

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

Pour des raisons faciles à comprendre, je ne donne pas les véritables prénoms ni le véritable lieu de résidence des deux inconnus que j'ai interviewés en raison de leur cas exceptionnel; si je l'ai jugé digne d'intéresser *Arcadie*, ai-je eu tort? Mon lecteur jugera.

Il m'arrive souvent de parler, car je leur trouve un grand intérêt psychologique, de ces homophiles qui nient l'être contre toute évidence, pour des motifs souvent sordides — mauvaise conscience, tartufferie — ou pathologiques, relevant de la névrose pure. Un ami me dit : « Il n'existe pas que ces deux catégories. Si tu vas voir de ma part ce couple que forment Mathias et Jean-Jacques, tu auras sans doute la plus grande surprise de ta carrière de curieuse. » — « Tu ne vas pas soutenir qu'il s'agit d'un couple de garçons qui prétendent n'être pas homosexuels? » — « Si. »

C'est dans une perspective humoristique, je l'avoue, que j'acceptai de me rendre, dans la voiture de mon ami, à l'adresse indiquée. Il s'agit de la grande banlieue parisienne. C'est là que vivent depuis trois ans les deux jeunes hommes qui ont consenti à me répondre et à faire l'objet de ce texte, sous réserve de n'y pas être reconnaissables. Ils ont vingt-sept ans tous les deux : ils sont nés la même année et le même mois. Ils vivent ensemble depuis sept ans, dans un bonheur qu'ils affirment total ainsi que leur fidélité.

Mathias a quelques gouttes de sang oriental dans les veines et ressemble à un personnage de Gauguin avec son corps très long, mince, presque fluet, sa peau cuivrée et ses yeux sombres qui éclairent un visage aux pommettes plates et larges, aux traits d'une régularité de sculpture. Le front légèrement dégarni, il se tient un peu voûté et parle d'une voix douce avec beaucoup de mouvements de mains quand il s'anime; en kimono, assis en tailleur sur

un tapis rouge, on le prendrait pour un musicien cinghalais. C'est pourtant un mathématicien, et de tout premier ordre; il travaille depuis quelques années à un traité basé sur les travaux de Bertrand Weill, frère de Simone Weill. Il a consacré quelques années à l'enseignement, et a été mis en congé illimité.

Jean-Jacques, robuste sans être lourd, le visage vermeil, les dents de nègre, l'œil bleu gentiane et les cheveux clairs, rit de façon tonitruante et a un léger accent flamand; on le voit aisément vider les piots dans une kermesse, le poing sur sa rapière. Il adore la musique et les enfants. Il est permanent dans un parti de gauche et fort mal payé pour cet emploi. Ses principales ressources viennent d'un immeuble de rapport que ses parents lui ont légué. C'est ainsi que les deux amis, bien que loin d'être des capitalistes, possèdent une indépendance matérielle qui leur a permis de bâtir leur union sur un mode peut-être assez rare.

La maison est vieille, entourée d'un beau jardin; l'été, Jean-Jacques y organise un petit théâtre pour les enfants du voisinage auprès de qui il est très populaire. L'intérieur est décoré de beaucoup de souvenirs de voyages, surtout d'instruments de musique exotiques; la bibliothèque croule de livres où figurent des titres introuvables, des éditions anciennes, et les dernières nouveautés littéraires. Dans le grenier, des costumes pour les charades des jours de pluie où viennent goûter les petits voisins. C'est dans ce cadre que fraternisent un grand chien berger et trois siamois, sans oublier un couple de tourterelles en cage. Je félicite les maîtres de céans.

— Votre logement, vos habitudes, vos goûts semblent refléter une grande joie de vivre. On peut dire que ce n'est pas à vous que l'on reprocherait le repliement sur soi qui caractérise tant de couples homosexuels.

Ils se regardent; ils rient.

— *Mais nous ne sommes pas homosexuels!*

On m'avait prévenue; aussi, je souris et j'attends. Des hypocrites, ces deux beaux garçons qui respirent le contentement, la générosité et la fraîcheur? A chaque seconde, l'un s'approche de l'autre pour lui toucher la main ou le prendre par l'épaule, lui caresser les cheveux, sans la moindre affectation. On me fait goûter un excellent petit vin

de la cave pendant que Mathias dépose les friandises sur le tapis rouge où cabriolent les chats; des bouquets s'épanouissent dans les vases; l'électrophone joue en sourdine un *opus* de Bach. Tous trois, accroupis, nous dégustons les gourmandises, puis fumons : moi un cigarillo, Mathias une blonde, Jean-Jacques un nargileh.

— Cela peut vous paraître drôle, reprend celui-ci. Je vous assure que nous n'aurions jamais pensé à ça avant de nous rencontrer. Vous savez, nous aimions beaucoup les filles, surtout moi. L'un et l'autre, nous désirions nous marier, avoir des enfants...

— X... m'a dit que vous songiez à en adopter un, est-ce vrai?

— Oui. Nous sommes follement heureux ainsi, nous n'en éprouvons pas le besoin, mais nous savons bien que nous vieillirons, et tout amour a besoin d'un projet, d'un prolongement. Plus tard...

Mathias intervient :

— Nous avons décidé déjà que ce serait une fille.

C'est le choix que j'ai moi-même conseillé à un autre couple d'amis, aussi je hoche la tête. Mathias poursuit avec ce mouvement très italien des doigts devant le visage :

— Oui, nous risquons, plus tard, de devenir peut-être, pour de bon, des homosexuels...

— J'avoue que je ne comprends pas très bien?

— On va vous expliquer. Pour le moment, on peut envisager tous les possibles dans l'avenir, sauf un seul : nous séparer. (Jean-Jacques se serre contre lui par mine d'approbation.) Alors, je connais des exemples, un couple d'homosexuels qui adopte un fils, en vieillissant ils risquent de le désirer. Je ne veux pas de cela. Je veux que nous soyons une vraie famille. Je pense que quand nous serons vieux notre actuel goût des femmes, qui persiste encore, sera tout à fait calmé.

— Vous êtes donc bisexuels?

— Qui ne l'est pas? Mais si vous entendez par là que nous nous permettons des aventures féminines, non. Nous sommes entièrement fidèles l'un à l'autre, et sans effort. Nous nous sommes accordé la permission, lorsque la nécessité nous sépare pour quelques jours, par exemple quand je pars en voyage pour un congrès, de nous offrir une jolie fille, en passant. Mais nous sommes si tristes de vivre loin l'un de l'autre, même pour peu de temps, que cela ne nous fait pas réellement plaisir.

— Je comprends votre point de vue; mais affirmer que vous n'êtes pas homosexuels me paraît curieux; enfin, vous vivez ensemble...

— Nous n'avons pas prémédité, dit Jean-Jacques. C'est à notre grande surprise que ça nous est arrivé!

Ils éclatent de rire tous les deux.

— Essayez de comprendre, me dit Mathias avec une patience de professeur. Quand nous nous sommes rencontrés il y a sept ans, nous adorions les filles et n'avions jamais eu la moindre aventure homosexuelle...

— Moi, ma foi, au collège, comme tout le monde, des bagatelles, dit Jean-Jacques.

— Moi, même pas. Je vivais dans un nuage, dans mon rêve de matheux. Mes parents m'obligeaient à faire du sport pour ne pas être un futur prof Nimbus! Et puis j'ai rencontré Suzy et je me suis fiancé. Nous avions des rapports sexuels très satisfaisants. Il a fallu que je le rencontre, celui-là!

Ils rient encore.

— Alors, on a décidé de vivre ensemble avant d'avoir pensé à rien : on ne pouvait plus se passer l'un de l'autre, c'est simple. Nous n'avons eu de rapports physiques qu'après six mois de cohabitation. Nous continuions à entretenir à l'extérieur des relations féminines : moi, avec Suzy, lui avec des petites amies, et il y en avait! Et puis peu à peu, insidieusement, on s'est senti moins de goût pour les filles, et cela ne devenait plus qu'une habitude, et puis voilà, un soir on est tombé sur la vérité : on s'aimait; on ne pouvait plus vivre ainsi, la chair d'un côté et le cœur de l'autre. Si nous ne nous étions pas rencontrés, chacun se serait marié et aurait ignoré toute sa vie qu'il pouvait non pas « aimer les hommes » mais *un* homme.

— Vous êtes heureux, vous n'avez donc jamais regretté ce choix?

— Je mentirais en disant que nous n'avons pas quelquefois, l'un ou l'autre, envie d'une fille qui passe, déclare loyalement Jean-Jacques. Moi surtout, qui étais un tel coq. Mais d'un autre garçon, jamais. La seule idée m'en fait horreur.

— Moi aussi, dit Mathias. Mais je ne t'ai jamais défendu...

— Non, ni moi non plus! Mais à quoi bon, quand on a le meilleur de la vie, courir après le superflu? Le plaisir qui passe n'est qu'un superflu, après tout. Je préfère le bonheur qui demeure.

— Et vous continuez à penser que vous n'êtes pas homosexuels? Pourtant...

— Mais nous nous aimons! Comprenez-vous cela? Nous ne sommes pas de purs esprits. Comment peut-on s'aimer sans aller jusqu'au bout de l'amour? On ne le comprendrait pas d'un homme et d'une femme; on ne se pose la question que s'il s'agit de deux hommes ou de deux femmes; n'est-ce pas un préjugé? Une chose est notre goût originel, une autre celui que peut entraîner une passion du cœur. Pourquoi irait-on toujours des sens au cœur, et non l'inverse?

En me raccompagnant à la porte de son paradis, Mathias conclut :

— Et tenez : la preuve que nous ne sommes pas homosexuels, c'est que si l'un de nous deux mourait, il y a neuf chances sur dix que l'autre ne lui survivrait pas... et la dixième : qu'il refasse sa vie avec une femme! Avec un autre? Totalement impossible.

C'est fort songeuse que je suis revenue à Paris. Qu'en pense le lecteur d'*Arcadie*?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose...

(La Fontaine).

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

ROGER PEYREFITTE

L'ENFANT AMOUR

Uniquement Edition de luxe

Tirage limité — 72 pages

Ed. Flammarion — 90 F

LE VIRAGE

par SERGE EMRICH.

Le lendemain du jour de Noël, il y a peu de monde dans les rues. On pense beaucoup à cet évanouissement froid des lendemains de fête. Un peu comme si chaque absent des trottoirs et des chaussées s'était estompé pour esseuler encore plus les solitaires. Enfin, ceux qui le sont, malgré eux.

Et ce matin là, en sortant d'un libre-service alimentaire, avec du fromage et du pain dans un sac de plastique, un imper usagé et des vieilles godasses enfilées à la hâte, j'étais déjà, en partage vestimentaire, avec les errants du matin... tellement déjà, près de toi.

De toi! Ah oui! parlons-en, canaille à poigne, aux yeux vitreux des rives, à l'esprit d'adolescent, furieux de s'être jeté d'un bloc sur le pavé inconnu de la conscience. Eh oui, que veux-tu? Je me suis trouvé, malgré nous, le responsable subit de ta révélation. Secrètement, ça m'a fait plaisir, sacrée brute, de t'avoir joliment déficelé la connaissance de toi-même. Je sais que tu as dépuclé des filles, mais ce lendemain de Noël, c'est ton plein cœur sexuel qui a reçu mes mots d'amour. Je sais bien que c'est moi qui ai commis dans ta carrure tout un tangage à la virevolte. N'est-ce pas? et j'en suis fier, tu sais! Mais tu ne fais que grogner faiblement en silence... parce que... tu as du mal à admettre que ta virilité, une part de ton équilibre d'homme se soient bel et bien, et d'un coup, débourrés du fond de toi.

Mais, amis... Le brou de la noix s'ouvre quand elle est mûre, et ce matin-là, tu as cueilli le fruit.

Sur tes cheveux coupés en brosse, et le pantalon que tes cuisses d'Hercule font craquer, j'ai, par la force de l'être,

vécu tout de suite, un émerveillement. Et le regret de ne pouvoir, comme ça, en vrac, donner mon doigt à ta main.

« Sacré bon sang, ce n'est pas possible? » Voilà ce que nous avons pensé ensemble, lorsque, toi d'un côté de la rue, et moi de l'autre, nous avons saisi au vol la croisée de nos destins. Tu n'as même pas jeté un regard sur ma silhouette mince, flottant dans des vêtements à tout hastringue, tu n'as pas, comme le font les gars, par habitude, déshabillé du regard le bas de mes jambes. Tu n'as rien détaillé... et pour cause, puisqu'en une demi-seconde, ton acier vert m'a cinglé au sang, comme une pluie au désert. En totalité.

Tu es entré sous une porte cochère, d'où tu n'es pas ressorti. Je suis venu jusqu'à la porte, moi aussi. J'ai regardé les fenêtres de l'immeuble... Plus rien. Plus toi. Plus de rue solitaire, un matin de Noël. Je me sentais sans vie, comme on croit parfois, tu sais, qu'on va mourir d'amour.

Quand je pense que maintenant, j'en arrive à te dire ça, à toi! Toi qui ne pouvais sentir s'adoucir tes pensées sans que par contrepois tes muscles se durcissent comme bronze... Et qui prenais des attitudes de cogneur, lorsque je m'attendrissais à tes chaleurs!... Je suis parti.

J'ai monté la côte. Deux ou trois marmots avec leur mère, qui attendaient le car. Le long de la ferraille d'appui de la gare routière aussi vide que le reste, je me suis accoudé. Ma casquette foutait le camp sur le côté; un épouvantail et moi, c'était du même bois! J'ai pensé : « Heureusement qu'il n'est plus là, au fond ».

J'ai pleuré. Ben oui! Les blessures des rencontres sans espoir... et l'envie de faire l'amour.

Alors là, à travers la loupe des larmes, j'ai vu sur la terrasse en-dessous de la gare des cars, une voiture. Près d'elle, un gars qui lève la tête (ma langue sèche dans la bouche), des cuisses qui craquent le pantalon, une large tête aux cheveux coupés en brosse, des poings « comme ça!!! » Et des yeux me lançant d'irrésistibles appels, inaplacablement volontaires. Là où commence l'inexplicable vers la clarté. Oui la porte cochère n'était plus qu'une angoisse morte que notre approche avait terrassée.

En pivotant sur moi-même, il m'a fallu, le souffle coupé, subir à nouveau l'affolante offrande de toi vers moi... Contact!

Déjà, ton signe de tête me proposait de rejoindre ton engin roulant. Un tournant... le virage... ta D.S. a disparu. Allais-je respirer à nouveau ta splendeur? Serais-tu encore

là, aimanté de fer, au-delà du tournant? Allais-tu couper court le fil poisseux des conventions? Ça battait, ça battait, tes veines, n'est-ce pas, mon roc? Je les sentais déjà, comme toujours, maintenant dans ma chair.

Je me suis approché de la portière. Tes yeux aux couleurs de galets, derrière la vitre, s'arrondissaient en verdissant. Sacrée brute! Tu aurais fait peur à n'importe quel solitaire du matin de Noël! Ton veston sobre à grands carreaux estompés, moulait presque ta carrure de tueur à gages. Pas un sourire... mais ta bouche entrouverte faisait de tes dents, de ta voix pressentie de graves, de tes ondes intérieures, de ta présence mordante, froide et sans respiration, un pathétique tableau, devant quoi l'on ne peut plus rien faire que suer d'espoir.

Je suis monté dans ton carrosse, près de toi.

Pourquoi nos yeux verts et bleus ont-ils avivé leurs reflets? Pourquoi, sans un mot, as-tu appuyé sur le démarreur? Pourquoi ai-je senti dans mes cuisses, sur mon ventre, sur mes épaules, la resplendissante quiétude de l'accomplissement! De la joie pure! Pourquoi ma main a-t-elle glissé sur ton genou comme on caresse un joyau? Pourquoi as-tu été noué aux tripes en soufflant court? Comme nous le savons!

Aujourd'hui, en t'écrivant ces choses de nous, je peux t'avouer, à toi seul, que je n'ai jamais été heureux avant. Mais que, cette fois-là, et depuis, c'est ma fête.

Tu m'as emmené vers ces virages : tu connais la route tortueuse des pentes, et les chênes verts qui la jalonnent. Tout en haut, tu as stoppé le moteur. Ton iris inexpressif et terrible s'arrondissait encore. Tu as pris mon sac en plastique du libre-service. Tu l'as foutu avec une précaution maladroite sur la banquette arrière; comme tes cuisses, tes fesses, tes bras se bardaient de fer, tu es sorti de la voiture. Tu es venu de mon côté, avec tes grands pas mesurés. Je frissonnais d'admiration devant tes gestes élémentaires. Allais-tu sortir une arme de ta poche? Ou m'asséner un uppercut dans la nature?

A vrai dire, l'idée ne m'en est même pas venue puisque « tout » se ressemblait en nous, pour subtilement délier d'infinis échanges entre ton corps et le mien, entre mon esprit et le tien.

D'ailleurs, tu m'as ouvert la portière avec une délicatesse innée, comme on fait des choses simples. Ta main pattue a pris la mienne, tu as enveloppé de ton bras mon vieil

imper usagé et moi avec. Hmm, le ciel gris! Le ciel gris te rend toujours aussi incomparable. Plus intègre encore dans ta beauté mâle. Et ce jour-là, il faut dire, il faut clamer à la ronde, que tu étais le roi de la Terre.

Tes mains, ces mains aux ongles larges, aux doigts musclés, ont enveloppé mon corps mince, m'ont attiré vers toi; tu m'as regardé sans un mot, pendant qu'elles cheminaient précieusement vers mon cou... ma tête. Il ne bruissait pas une feuille, mais ton veston se plissait, ondulait sous la lenteur de tes mouvements précis.

Lorsque tu m'as enveloppé de toi, lorsque ta bouche a mordu la mienne, lorsque les pins d'Alep s'affiliaient à ta ressemblance puissante sous les nuages, quand il n'y eut plus qu'un choc de forces enchevêtrées dans le feu de l'amour, j'ai pressenti en nous l'un des plus purs équilibres du monde. Au-delà de notre don absolu, s'édifiait l'aboutissement inviolable de l'Estime et de la Liberté.

Si je te dis aujourd'hui, Stéphane, mon camionneur des carrières de la montagne, mon Bien-aimé, combien je garde le respect et l'amour de Toi, si je tiens en médaillon ce souvenir d'un tournant rocheux de la route, c'est parce que, tout au long de ce court voyage, tu m'as dit *sans un mot*, en me choisissant, que tu avais découvert le ferment profond de ta personnalité enfin réalisée.

Tu as su faire de toi et moi l'élément solide d'un sentiment aussi coulé au cœur de l'homme qu'un banc de porphyre dans la montagne. Merci Stéphane, d'avoir permis entre nous, ce lendemain de Noël, l'installation d'un bonheur, de ce bonheur. Qu'il épanouisse toujours ta force et assure ta paix intérieure, là où notre *vérité* est incomparable et bonne.

Au revoir, Stéphane, mon Ami, à demain tes yeux, nos rires. A demain, au coin de la route.

SERGE EMRICH.

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 8 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

ETRANGES LUCARNES ET BOITES A MUSIQUE.

— Y aurait-il quelque chose de changé dans le royaume pourri de Dame Télé depuis que Desgraupes I^{er} a pris possession du Palais Gruyère?

Les cousins qui ont vu et entendu l'émission médicale de décembre 1969, précisément animée par le sieur Desgraupes, sont en droit de le penser. Le sujet était consacré aux maladies naguère qualifiées de honteuses mais qui n'en sont pas moins vénériennes.

Les Arcadiens de Panmerde sont au parfum depuis lanlaire : ils savent que ce genre d'inconvénients est en pleine recrudescence *dans tous les milieux*, qu'il doit être soigné au plus vite mais qu'il passe souvent inaperçu parce que nous sommes tous plus ou moins penicillino-résistants et, enfin, que les causes en sont tant à la libération sexuelle qu'à l'hypocrisie bourgeoise et émerpéiste qui, après avoir fermé les maisons closes, feint de considérer que la prostitution n'existe plus (c'est comme on vous le dit). En conséquence, on a supprimé la visite médicale aux belles de nuit.

Pour nous le danger n'est pas tellement dans la rencontre d'une vipère du trottoir... mais quand le cher Desgraupes, le coin de l'œil à la Torquemada, demande des explications au sujet d'une troisième courbe mystérieuse, le grand patron de Saint-Louis explique posément : *c'est la courbe réservée aux homosexuels. Elle était avant-guerre de 1 à 2 %, elle est passée à 10 %... Voyez ici, il y a même eu une « poussée » à 20 %!... Un foyer d'infection clandestin...*

De quoi frémir (de fièvre quarte), dites... Méfiance et Bordet-Wasserman!

Nous apprenons aussi, sans étonnement excessif, que les lieux les plus dangereux de Paris pour cette épidémie infectieuse sont (dans l'ordre décroissant) : Saint-Germain, Quartier Latin, Pigalle et le bois de Boulogne.

Des lieux où souffle l'Esprit. Prudence et Tréponème pâle!

— Mardi 13-1-1970 à 8 h 30 sur R.T.L. — critique du snobissime J.J. Gauthier à propos du magazine télévisé de la veille sur la 1^{re} chaîne : « *Violette Leduc* (la Bâtarde) fut la 2^e ou 3^e personne de la soirée à s'insurger contre l'ignoble, contre l'immonde (je cite l'esprit et non le verbe) vague d'érotisme qui nous submerge. Je vois là le signe encourageant d'un changement de cap à la satisfaction générale. »

Vent debout, capitaine! Vent de l'Histoire, évidemment.

— Du petit au grand écran, il n'y a qu'une toile que je crève allégrement. Serge Miternique (T.A.M.) pense comme moi que « *Macadam Cowboy* » (John Schlesinger), drame de notre solitude, est un chef-d'œuvre. C'est un grand honneur pour lui (de penser ça et surtout de penser comme moi). John Voight y afit des débuts fracassant. C'est normal... c'est Texan!

— *Télérama*, n° 1 039 : enfin un magazine sur les spectacles complet et objectif! Le *Satyricon-Fellini* y est filtré avec un dosage habile. Pour J.L. Tallenay, il a l'intérêt de nous montrer le déchirement d'un auteur partagé entre la nostalgie d'un paganisme ignorant le péché et une vision tragique de la vie imprégnée de christianisme : film de visionnaire, dit-il, image de l'enfer (des plaisirs). Pour Jean Collet, au contraire, la complaisance est totale. Loin de fustiger la pourriture, Fellini s'y vautre avec concupiscence. Il s'en amuse. Soufflé aux pommes, grand guignol et navet Maria!

Les deux compères sont d'accord pour juger provocant et cru ce film sur la pourriture et la décadence (romaine? actuelle?). Ils sont fous, ces Romains. Comme dirait Bau-drix.

**

Dans le même numéro, à propos du merveilleux film de Jacques Becker *Le Trou* (1) (Télé 1^{re} chaîne, 17-12-1969) et du débat qui suivit, auquel participa José Giovanni, à la fois auteur de *l'Évasion* et du bouquin comme... *Minute, Papillon!* Un certain R.P. Leclère déclare : « *A Fresnes, la promiscuité faisait des ravages. Dans les cellules où les détenus sont trois ou quatre, personne ne peut échapper à l'homosexualité. De gré ou de force. C'est pourquoi la détention doit être individuelle. Surtout chez les jeunes.* »

Bon. Nous, on veut bien, On construit donc Fleury-Mérogis qui comble les vœux des technocrates, ultra-moderne, aseptisé, et tout, et tout... mais tellement froid et déshumanisé que personne ne veut y entrer (en cellule individuelle). « *Et pourtant, ajoute ingénument le P. Leclère, le nombre des suicides a moins augmenté qu'on pouvait le croire!* » C'est à n'y pas croire, en effet! On croit rêver! La raison s'égaré! Dans ces conditions, plutôt les trous du mur que les trous dans le budget!

O mânes de Jean Genêt, devrez-vous bientôt regretter les prisons de papa comme — déjà — l'on regrette le folklore du mitan et des bourdeaux d'antan? Mais où sont, etc...

IDEES POUR TOUS.

— Andrée Rivaut dans « Notes de lecture » (*Idées pour tous*, n° 77) (2) cite un éditorial d'André Baudry et cette pertinente pensée de L. Farre : « *L'homosexualité a toujours été et sera toujours un élément de concorde entre les hommes, un élément d'amour et de compréhension réciproque... un acte basé sur l'amour ou l'amitié.* »

Dans l'amour on est en face, dans l'amitié, on est à côté...

— Un Arcadien sans doute idéiste (à moins que ce ne soit un idéiste sans doute Arcadien) m'envoie des feuillets dans lesquels je glane sur votre lecture de nombril quotidienne : « *La plupart des hommes sont un peu invertis, presque toujours d'ailleurs inconsciemment* » (Félix Michaud).

(1) Du mur.

(2) *Idées pour tous* (M. Denis Ausset, 33, rue A.-Bosc, 30-Nîmes) reçoit notre service de presse et rend compte de chacun des numéros d'*Arcadie*. Merci confrère.

— Moi, j'aimerais qu'ils me le prouvent...

— « *Pourquoi crier horo sur le baudet (vous en êtes un autre)... nous sommes tous homosexuels! A des degrés différents, voilà tout!* » (Jean Hubelle).

— Evidemment, tout est dans tout (et réciproquement).

— « *Quant à ceux qui persévèrent (dans l'homophilie), je ne vois pas ce qui pourrait les empêcher de se livrer à leur commerce (sic) ni ce que d'autres auraient à y voir...* » (Paul de Green).

— Optimiste, va!

— « *Un être de sexe masculin pourra ne ressentir et trouver sa complémentarité que chez d'autres hommes parce que son corps astral sera plutôt féminin (tiens donc!)... Il faut aussi penser que l'homosexualité est peut-être une expérience ou une épreuve nécessaires au cours de cette vie... et qu'il est plus profitable à tout le monde de les aider à trouver un équilibre que de les condamner sans comprendre* » (L'homme androgyne, par José Dupré).

— Androgyne ou le fléau des Balances.

— Denis Ausset lui-même a bien voulu m'écrire, la bouche amère : « *Nous avons subi bien des incompréhensions de tous les bords..., reçu des lettres virulentes et enregistré des désabonnements parce que nous avons inséré des textes favorables à l'homophilie, à l'amour libre, etc... Bref, nous avons été critiqués sans cesse et pour tous les motifs imaginables, y compris les motifs inverses.* »

— Compère, vous savez bien que les tonneaux vides sont les plus bruyants et que les chacals aboient mais la caravane passe. Faites comme la caravane, pardon, comme André Baudry : passez avec superbe, en négligeant les coassantes grenouilles. C'est l'honneur d'Arcadie de grouper en son vaste et généreux sein des hommes si différents à tous points de vue sauf un, venus de tous les horizons; c'est le miracle réussi par le magicien Baudry (une main de fer dans un gant de crin et passez muscade!) de fondre dans le même creuset le peuple le plus individualiste, le plus intolérant à l'égard de son prochain, le moins indulgent de la terre!

*
**

— Le « dossier confidentiel » de *Match* traite d'un sujet particulièrement délicat : « *les attentats à la pudeur* ». Bien

fait. Bien écrit. J'ai lu, les yeux mouillé de gratitude : « *Les adultes mâles qui s'attaquent aux petits garçons n'appartiennent que rarement à la société des homosexuels : au contraire, ils sont le plus souvent mariés, pères de famille et ont réprimé, souvent pendant de longues années, des tendances homosexuelles qui ne se manifestent que par crises exceptionnelles.* » Bon, ça, très bon.

— La puissance paternelle a été remplacée par la puissance parentale (égalité des droits père-mère). Bravo! Encore faudrait-il, si l'on veut éviter le renouvellement des tragédies de Cestas, que MM. les Juges du divorce ne confient plus *systématiquement* la garde des enfants à la mère. Egalité des sexes... mais pas au sens inique!

— L'assemblée générale du Grand Orient de France, groupant les représentants de plus de 400 loges, a demandé la fixation de la majorité légale à dix-huit ans. Le grelot est attaché... mais Raminagrobis dort toujours.

— *Courrier du cœur* : Y. est désespérée parce qu'on lui a dit que son fiancé de dix-neuf ans est homosexuel. Marcelle Ségal de répondre : « *N'attendez pas la bonne fée qui va transformer la citrouille en carrosse et la jaquette en pantalon!* » Rompez!

— « Le comportement sexuel de l'homme marié en France » (par Jacques Baroche) : l'un d'eux, père et grand-père, grand amateur de « petit fâmes de Paris », fut dragué par un travesti. Etant presbyte, il ne distingua rien jusqu'au moment où... ce fut la révélation. Il en devint à la fois converti et inverti. Ce qui lui pose quelques problèmes...

Et in Arcadia ego!

JEAN-PIERRE MAURICE.

FELLINI - SATYRICON

film italien de FEDERICO FELLINI.

Œuvre importante à n'en pas douter tant par son ampleur que par ses ambitions. Les déclarations de l'auteur ont été si nombreuses, son souci de prévenir toute critique si manifeste qu'il y a quelque présomption à donner un avis sur ce film.

Que doit-il à Pétrone ? Assez peu, mais l'embryon de canevas du *Satiricon* (1) original a fourni au metteur en scène prétexte à cette re-création. L'optique a changé, l'éclairage donné à tout l'ouvrage l'a profondément modifié.

On l'a dit et répété : nous sommes avec ce film beaucoup plus proche de Dante que de l'Antiquité.

Fellini a été tenté par la peinture d'une décadence qu'il estime semblable à la nôtre.

Il n'a pas réussi, disons-le d'emblée, à donner à son œuvre une unité, mais le souhaitait-il ?

De la Rome sans doute impériale, on débouche par le biais de l'épisode de Licas, pris de Pétrone, mais considérablement transformé, sur une odyssée, parfois fort belle, mais dont les épisodes peuvent déconcerter et dont l'issue est imprévisible. A l'origine subsiste le terme premier : la recherche de l'éphèbe Giton, ravi à son possesseur Encolpe par un compagnon de débauche et d'aventure, Ascytle.

Multiplés sont les péripéties de cette quête et extrêmement complexes la représentation de l'atellane de Vernacchio, l'évocation de Suburra et de son lupanar géant, le festin de Trimalcion, enfin, morceau de bravoure qui se clôt, comme il se doit, sur un appel aux divinités infernales. Fellini n'a pas hésité à substituer au squelette d'argent, convive habituel des banquets, un simulacre de mise au tombeau, assez loufoque d'ailleurs.

(1) J'avoue n'avoir pas compris la substitution d'un Y à l'i original dans le titre. Par contre l'adjonction du nom de Fellini n'est pas une ambition d'auteur mais le résultat des démêlés judiciaires avec les producteurs de l'autre *Satiricon*, celui qu'a réalisé Polidoro et qui n'a pas triomphé de la censure.

Les trois personnages principaux sont beaux, de très beaux animaux incontestablement, ils ne touchent, ni n'émeuvent guère. C'est d'un œil froid que l'on assiste à la déploration d'Encolpe, hurlant après Giton.

D'un œil froid aussi que l'on est témoin du combat qui oppose Ascylyte à Encolpe, puis des scènes d'amour entre ce dernier et son éphèbe.

Elles ne sont certes pas maladroites mais, est-ce le fait d'un réalisateur hétérosexuel, étonnamment désincarnées ?

Tous les protagonistes d'ailleurs sont ambi- ou plutôt plurisexuels, ce qui n'étonnera d'ailleurs que certains Arcadiens confinés dans leur sectarisme.

Quant à Giton qui se prostitue avec ivresse, il fait bien plus songer à une star à l'œil cerné — cuvée 1924 — qu'à un bel adolescent suscitant le désir, sinon la passion. Je doute pour ma part que les Romains aient eu le goût de garçons aussi mièvres.

Ce n'est pas une des moindres singularités du film que d'y voir tant de scènes homosexuelles si peu suggestives et ne choquant d'ailleurs en rien le public le moins préparé.

Dans toutes les anthologies du cinéma il faudra réserver une place spéciale au mariage d'Encolpe et de Licas (Alain Cuny). C'est une attraction exceptionnelle que de voir ce dernier en mariée romaine, pourvu d'un œil de verre pour accroître l'étrangeté de cette union.

Et quand une prêtresse, qui est peut-être la compagne première de Licas (est-ce la Tryphéma de Pétrone ?) a procédé au rituel, elle enjoint à Encolpe de renoncer désormais à l'amour des garçons !

Mais ce qui pourrait être bouffon tourne vite au tragique et peu après la tête tranchée de Cuny, nouvelle Méduse, sombrant dans les flots, ôte au spectateur toute envie de sourire.

Comme intermède nous est offerte la mort sereine de deux patriens au cours d'un double et calme suicide.

En contrepoint Encolpe et Ascylyte se livreront dans le palais déserté à mille jeux avec une esclave africaine que beaucoup, j'imagine, voudraient voir de plus près.

Et recommencent les tribulations de nos héros : ils ne fuient une nymphomane quelque peu mécanique que pour dérober un albinos hermaphrodite, à demi-batracien, qui périt entre leurs bras.

Enfin Encolpe, épargné par un Minotaure, factice mais inquiétant, échouera à besogner une vierge qui lui est offerte et ce, sous les yeux de toute une ville furieuse de ce fiasco de mauvais augure.

Le voici, tel Panurge après la Dive Bouteille, à la poursuite de sa virilité perdue : il la recouvrera dans les bras d'une énorme négresse, Cœnothea, qui en châtiment d'un crime ancien a littéralement le feu quelque part et ne peut que le transmettre.

Symboliques bien sûr les deux incarnations de cette Mère d'abord ravissante — puis monstrueuse.

Tout aussi symboliques la mort d'Ascylte au même moment, assassiné par un noir, le décès d'Encolpe le poète qui lègue son héritage à ceux qui dévoreront son corps (Pasolini n'est pas seul à flirter avec le cannibalisme).

Enfin Encolpe abandonne cet univers assez effrayant pour un départ en compagnie de jeunes inconnus, sur une nef fragile, vers un monde neuf.

Si l'on en croit les commentaires de Fellini lui-même, c'est là l'expression de sa « confiance dans l'homme, cet homme qui, tout en découvrant le mystère planétaire, peut aller à la découverte de son mystère intérieur ».

Aux dernières images tout est figé dans les usines d'une céramique polychrome qui n'est pas sans rappeler les statues de cette « Odyssée » filmée par Fritz Lang dans un film de Godard, *Le Mépris*.

Il faut voir ce film même s'il déplaît, déconcerte ou parfois lasse.

Il contient de réelles beautés, mais ce serait une erreur de le ranger au nombre des films de premier plan consacrés à l'homophilie : il est au-dessus et va au-delà.

Tout le monde peut toutefois — c'est mon cas — à l'inverse de Fellini ne pas estimer que « la décadence est la condition indispensable de la renaissance », ni aimer les naufrages et se sentir « très heureux de vivre à une époque où tout chavire ».

SINCLAIR.

LES DAMNÉS

film italien de LUCHINO VISCONTI.

Peut-être attendait-on trop de ce film précédé d'une grande publicité et sorti avec quelque retard sur nos écrans.

Et assurément il est pavé de bonnes Intentions. Il n'est pas certain toutefois qu'il suffise de décrire un mal pour l'exorciser. Le nazisme et ses séquelles garderont toujours, je le crains, un certain attrait pour trop d'esprits. Ils auront la nostalgie de cette « belle vie » comme dit dans *Les Damnés* au cours d'une orgie un jeune membre des S.A., où tous les excès étaient permis à une crapule placée au-dessus des lois.

Il n'est pas question de nier la très grande virtuosité de Visconti dans la création d'une atmosphère, l'envoûtement d'un décor, l'évocation des visages.

Mais à la longue ce nœud de vipères a de quoi lasser.

Le thème du film est en effet des luttes, les intrigues, les diverses abominations concoctées au sein d'une famille de maîtres de forges allemands. Le tout avec pour toile de fonds, la montée irrésistible du National-Socialisme vers la prise du pouvoir : de l'incendie du Reichstag à la nuit des Longs Couteaux le 30 juin 1934.

Dans la peinture de cette dernière la part est faite un peu trop belle à l'opérette au détriment de la tragédie et je doute fort qu'un étranger au parti hitlérien ait pu y jouer un rôle. Réduire Rochm à une sorte de poussah grotesque est du domaine de la facilité.

Ce n'est pas la seule invraisemblance d'un scénario exagérément touffu : l'envoi au camp de concentration de trois femmes dont deux très petites filles appartenant à l'aristocratie du pays semble peu concevable dans les toutes premières années du régime. Que de lourdeur également dans une scène aussi superflue que le faux (?) mariage d'Ingrid Thulin et de Dirk Bogarde.

Peu de chose manquent au catalogue des horreurs : meurtres, violences, adultère, inceste, viols de petites filles, drogue, homosexualité, travestitisme et j'en oublie sans doute.

Détrompons tout de suite ceux des Arcadiens qui attendraient beaucoup de cette œuvre : l'homosexualité n'y est qu'accessoire.

Son représentant le plus éminent — un des deux héritiers de l'empire des aciéries — Martin — est légèrement ambivalent et pourchasse davantage les petites filles que les écoliers. Les autres, jeunes hitlériens, valets, etc..., ne sont que des silhouettes, souvent gracieuses d'ailleurs, mais fugitives. Visconti excelle également à dénuder ses interprètes masculins.

C'est peut-être un climat, ce n'est pas une eau-forte.

Que reste-t-il au demeurant de cette œuvre ambitieuse ?

Une tentative louable mais un peu avortée de démythification de l'hitlérisme, qui a, hélas, la vie dure et dont il est à craindre que nous n'ayons pas encore vu les derniers avatars.

SINCLAIR.

SCÈNES DE CHASSE EN BAVIÈRE (1)

film allemand de PETER FLEISCHMANN (R.F.A.).

- Les braves gens n'aiment pas que
 - l'on suive d'autre route qu'eux. •
 - La mauvaise réputation. •
- Brassens :

C'est un film très exceptionnel. Il rend éclatant ce que nous savons tous d'instinct : le danger d'être indifférent.

Abram, le héros fuit les femmes et dans le petit village montagnard où il vit auprès d'une mère résignée de vilaines rumeurs courent sur son compte. Il aurait fait, pour des motifs obscurs, un séjour dans la prison de la ville voisine.

Il est taxé d'homosexualité et ne peut adresser la parole à un jeune garçon sans attirer l'intervention de mères prudhommesques.

Comme l'a écrit Apollinaire : « On n'a jamais si bien protégé la vertu. »

La grande habileté est d'avoir situé l'anecdote très simple dans un milieu rural, point du tout monstrueux, bien épais, bien glouton, bien paillard, beaucoup plus proche de Ténières que de Goya.

La séquence où l'on égorge et tronçonne le cochon est une merveille de truculence et de gaillardise : on trousse la jupaille avec un tour de main aussi preste que l'on débite la bête.

Mais on est au pays du catholicisme foncier et la frairie n'est pas longtemps païenne. Maire, curé, institutrice, y a-t-il meilleurs anges gardiens pour la bourgade ?

Dans ce microcosme bien ordonné, les « fauteurs d'ordre » sont légion.

Ils regardent déjà d'un œil méfiant quelques travailleurs turcs — leurs Nord-Africains — mais se montreront impitoyables envers celui qui, sans être musulman, ne partage pas leur grasse sexualité.

Cette hétéodoxie ne se pardonne pas.

(1) Un exploitant aguicheur a jugé fûté d'adjoindre le qualificatif « érotiques » qui ne fut jamais aussi impropre.

Abram deviendra gibier, puis proie et, traqué, réparaitra menottes aux mains pour connaître la rigueur des lois : une Marie couche-toi là, quelque peu demeurée, qui cherchait à lui faire endosser une bien improbable paternité, a été assassinée.

Le conformisme a triomphé et tous, la panse bien pleine, pourront roter en paix : plus rien d'insolite dans leur univers.

Ce qui est proprement admirable c'est l'utilisation d'un cadre agreste, presque trop joli, et l'emploi de paysans qui sont le naturel même.

Fleischmann pense que le héros de son film c'est l'agressivité (*Le Monde*, 3 février). Je n'en suis pas si sûr. Plus encore que l'agressivité c'est la phobie de tout ce qui se révèle singulier, apte à faire réfléchir, à déranger donc, à détruire par tous les moyens.

Fanatisme en tous genres religieux, politique, sexuel, je ne me donnerai pas le ridicule d'en faire le procès dans *Arcadie*, bien d'autres et de plus autorisés l'ont instruit avant moi. Existe-t-il meilleur terreau pour le sectarisme, le fascisme de tout bord ?

Et le film s'achève dans une atmosphère de kermesse électorale. Dieu soit loué : la bière coule à flots, les cochonnailles couvrent les tables et les flonflons se mêlent aux sonneries des cloches. Rien de nouveau sous le soleil, digérons.

SINCLAIR.

RELIURES

1969-1970

La reliure : 15 F

ROGER PEYREFITTE
DES FRANÇAIS

— Ed. Flammarion —

Commandez dès maintenant éditions originales :

HOLLANDE — ARCHES — LANA — ALFA

Editions reliées, brochées

DÉDICACE DE M. PEYREFITTE

I - KI
sciences occultes

résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sentimentaux...

lignes de la main — *cartes* — *tarots* — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9^e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

JEANNE CRESSANGES

LA CHAMBRE INTERDITE

« *Ardent et pudique* »

Ed. Julliard — 252 p. — 20 F

PAS DE PORTE COMMERCIAL A CÉDER

PARIS-III — 145 m²

Tous commerces

Prix intéressant

JACQUES VOUS REÇOIT

AU PIERROT DE LA BUTTE

DINERS — SOUPERS

Menu à 12 F

(fermé le dimanche)

(ouvert tout l'été)

41, rue Caulaincourt, PARIS-18° — Téléphone : 606-06-97

(Métro Place Clichy — Lamarck)

Réservez vos tables pour Noël et fin d'année

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV°

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91